



GABORIAU, Florent, *Hans Küng. Problèmes posés*

René-Michel Roberge

Volume 37, numéro 3, 1981

Hegel (1831-1981)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705882ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705882ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roberge, R.-M. (1981). Compte rendu de [GABORIAU, Florent, *Hans Küng. Problèmes posés*]. *Laval théologique et philosophique*, 37(3), 369–370.
<https://doi.org/10.7202/705882ar>

dans le débat de la phénoménologie et du structuralisme, dont on se propose de dépasser l'opposition parce qu'à sa source, chez Saussure comme chez Husserl, règne la même suprématie du langage parlé que dénonce Derrida. Le point de convergence des cinq études que rassemble le volume est « le champ exemplaire de l'esthétique ».

Un premier chapitre interroge les rapports entre Derrida et Husserl. Partant de la façon dont Husserl détermine le sens comme intériorité, consacrant ainsi le privilège philosophique de la pensée et de la voix, l'Auteur s'attarde à l'analyse derridienne de la notion de représentation chez Husserl, puis au lieu esquissé par ce dernier entre l'idéalité des formations linguistiques et celle des formations esthétiques, pour déboucher finalement sur la conception derridienne de l'esthétique : « Le travail de Derrida, en dernier ressort, aurait pu se définir comme un essai sur l'origine. Origine de la géométrie, origine des langues, origine de l'œuvre d'art : thèmes de réflexions fameuses avec lesquelles il lui aura fallu se confronter. Et le fil rouge de cette investigation nous aura semblé celui-ci : à l'origine est la répétition » (p. 51).

Non moins important que son rapport à Husserl, le lien entre Derrida et Heidegger est esquissé en forme d'écart : « Voici Heidegger poussé à son comble, pris au mot, repris dans le *logos*, et par là renvoyé lui-même à cette pensée de la présence qu'il met en question » (p. 75) : en d'autres termes, Heidegger lui-même appartiendrait, partiellement au moins, à cette époque du logocentrisme qui, selon Derrida, caractérise la métaphysique occidentale.

Le troisième chapitre est consacré à la phénoménologie de Mikel Dufrenne. Partant de l'hypothèse qu'une « réflexion sur l'esthétique phénoménologique devrait rejaillir sur une méthode qui se déploie dans le climat de fiction consécutif à l'épochè » (p. 82), on montre comment l'œuvre de Dufrenne « éclaire, sous l'angle particulier de la présence esthétique, le primat de la présence en général » (p. 83). Cette démonstration permet de confronter la position du phénoménologue à celle de Derrida, puis de mettre en doute le privilège de la présence.

Le chapitre suivant est consacré à la philosophie de l'art de Lévi-Strauss. On rappelle l'opposition entre celui-ci et Ricoeur, opposition méthodologique qui se joue sur le fond d'une présupposition commune, la séparation entre sociétés sans écriture analysables structuralement, et sociétés écrivantes appelant une reprise sémantique de leurs mythes. On rappelle ensuite la

critique derridienne de Lévi-Strauss, axée précisément sur ce concept d'écriture, puis on s'interroge sur les rapports entre esthétique et écriture chez Lévi-Strauss : « il semble que Lévi-Strauss puisse malaisément échapper à une présence insistante de l'écriture, puisqu'il marque par ailleurs la séparation de l'art d'avec la nature (l'objet à représenter), autrement dit, son caractère de création culturelle » (p. 120).

Le dernier chapitre quitte la périphérie et, dans la foulée de François Wahl, se rapproche du centre de la pensée de Derrida : si celui-ci conserve une prémisse phénoménologique, et si la phénoménologie est philosophie de la représentation, comment Derrida, identifiant la différence à la représentation, échappera-t-il à la vocation de contenu présent de celle-ci, et partant à la figuration, au psychisme, à la conscience ? L'Auteur sape le fondement de cette question en prétendant que la phénoménologie esquivait par sa méthode, si l'on y reconnaît une priorité de la réduction, le reproche précité. Sa démarche fait jouer les concepts d'analogie, de code, d'(archi-)écriture, de différence et de littérature.

En conclusion, l'Auteur précise que la perspective qu'il a adoptée « puise moins son originalité dans la nouveauté d'opinions inédites que dans le projet de passer outre à certains clivages généralement convenus » (p. 101). Toutes ses analyses ont touché « la question du sens comme idéalité itérable » (p. 162). Sens, reprise du sens, interprétation : à cette démarche s'est objecté Foucault. Que Derrida, mais avec prudence, renvoie à la problématique structuraliste, pour, quant à lui, en appeler, à propos de l'idée d'unité de sens d'une tradition, à la notion d'*indécidable*. Mais alors, ne faudra-t-il pas « convenir (...) de l'enracinement dans l'idéal phénoménologique d'une stratégie qui, comme la science, recourt désormais, quoiqu'analogiquement [*sic*] et par provision, à la notion d'*indécidable* » (p. 171) ?

On aura compris qu'à ceux qui connaissent déjà Derrida, Husserl, Heidegger, Dufrenne et Lévi-Strauss (pour nous en tenir aux principaux), un tel ouvrage pourra suggérer des rapprochements et des possibilités de dépassements intéressants. Aux autres, s'abstenir.

Guy BOUCHARD

Florent GABORIAU, Hans Küng, *Problèmes posés*. Collection « Avec » ; Paris, FAC, 1980, (14 × 21 cm), 83 pages.

Ce petit livre, qui se lit d'un trait, se déroule en trois tableaux. L'auteur commence par faire la chronologie de l'affaire Küng depuis 20 ans. La description des faits, ainsi que le choix des textes qui les illustrent, traduisent un parti-pris favorable aux autorités ecclésiastiques. Ainsi, sa revue des opinions favorables à Küng aurait pu être facilement plus riche. En seconde partie, F. Gaboriau réfléchit sur les structures en cause. Il situe la théologie dans la ligne de la confession de foi. Le point de vue est limité, mais la démarche est bien menée. Enfin, l'auteur aborde à sa façon les grandes questions que pose le conflit : rapports entre magistère et théologie ; qu'est-ce qu'une théologie catholique ; jusqu'où va la liberté du théologien ; etc.

L'ouvrage, de ton fraternel, se fait l'écho du point de vue traditionnel. Il n'est cependant pas banal.

R.-Michel ROBERGE

Hans KÜNG, *L'Église assurée dans la vérité?*
Paris, Éditions du Seuil, 1980, (14 × 20 cm),
96 pages.

Ce livre est la traduction de *Kirche, gehalten in der Wahrheit?* publié en 1979 ; on y a annexé deux articles parus dans la presse au début de 1980. Dans le premier, Küng lui-même nous dit pourquoi il reste catholique ; dans le second, son collègue Herbert Haag nous présente une version des faits qui nuance grandement les chronologies diffusées dans les milieux ecclésiastiques. C'est carrément un plaidoyer en faveur de Küng.

Dans le corps du volume, Küng reprend sa célèbre question sur la vérité dans l'Église. Le ton est positif. L'auteur y confesse, de façon émouvante, sa foi dans l'indéfectibilité de l'Église, c'est-à-dire dans la permanence de l'Église dans la vérité par-delà ses erreurs « d'instance ou de déclarations ». La vérité de l'Église serait une affaire d'orthopraxie plus que d'orthodoxie, et de communauté de croyants plus que d'institution.

Son concept de magistère faillible continuera à irriter les « hommes d'Église ». Les théologiens au travail n'auront pas tendance à s'en scandaliser même s'ils ne partagent pas forcément l'angle d'approche de l'auteur.

De notre côté, nous pensons que Küng part, comme la théologie officielle, d'une conception beaucoup trop notionnelle du langage de la foi. S'il était plus sensible à la dimension symbolique,

voire poétique, de toute expression de foi, il ne serait pas entraîné à parler d'erreur, avec tout ce que ce langage peut avoir d'excessif aux yeux de certains. Un symbole peut être plus ou moins heureux ou devenir plus ou moins fonctionnel. Il n'est cependant jamais dans l'erreur. De nouvelles symbolisations doivent s'ajouter aux anciennes pour relancer la parole, mais non d'abord pour les faire taire.

R.-Michel ROBERGE

EN COLLABORATION, *SCOLASTIQUE ; certitude et recherche*, Montréal, Édit. Bellarmin, 1980, (21 × 13 cm), 211 pages.

Hommage à Louis-Marie Régis, ce recueil préparé sous la direction de Ernest Joos, renferme un certain nombre d'études plus ou moins longues sur divers sujets. Nous dirons un mot de chacune pour en dévoiler le contenu.

Particulièrement brève, la première étude est de M.-D. Chenu et s'intitule : *Foi : certitude et recherche*. La foi divine comporte deux aspects inséparables : la *certitude* de l'adhésion aux vérités révélées, mais aussi *inévidence* de ces vérités. Comme l'intelligence demande toujours à voir et n'a de repos que dans l'évidence, elle *recherche* naturellement la vision. D'où ses efforts pour 'voir' malgré sa certitude. Le P. Chenu voit dans cette structure de la foi une invitation à relire l'ouvrage de P. Régis *L'Opinion selon Aristote* : par le recours à des catégories philosophiques, le théogien pourra « mener une réflexion critique sur sa foi, tant en elle-même que comme principe dynamique de ce 'savoir' déconcertant qu'est la théologie » (p. 13).

Due à M. Étienne Gilson, la seconde étude reproduit l'appendice que ce philosophe a cru bon d'ajouter à son livre *Being and Some Philosophers* à la suite des observations critiques formulées par le P. Régis. L'exposé rappelle, dans une première partie, les remarques mêmes du P. Régis ; la seconde partie contient le texte même de M. Gilson. Dans l'ouvrage en question, M. Gilson avait soutenu que nous atteignons l'existence, non pas dans un concept résultant de la première opération, mais dans le jugement de la seconde opération. Le P. Régis, à l'aide de textes de saint Thomas, soutient que l'existence est connue par et dans un concept, concept qui n'est pas signifié par un nom, mais bien par un verbe. Ce qui n'empêche pas l'existence d'être connue aussi